Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande

Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise

Band: 105 (2006)

Artikel: Les occupations magdaléniennes de Veyrier : histoire et préhistoire des abris-sous-blocs

Autor: Stahl Gretsch, Laurence-Isaline

Kapitel: 1: Introduction

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835724

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1 Introduction

Les abris-sous-blocs de Veyrier, découverts il y a bientôt deux siècles, ont engendré nombre d'études et d'articles. Le site peut-il encore parler après tout ce temps ? Que dire de plus que les pionniers ou les grands noms de l'archéologie que sont l'abbé Henri Breuil, Eugène Pittard, Louis Reverdin, Denise de Sonneville-Bordes ou Alain Gallay ?

Le propos de cet ouvrage est modeste : rassembler et présenter les sources encore disponibles – une partie de la collection a été dispersée ou perdue –, proposer à nos collègues des données relues à la lumière de 200 ans d'archéologie et rendre hommage aux pionniers d'une discipline – érudits genevois produits d'une bourgeoisie touche-à-tout du 19e siècle – ou aux savants universalistes du 20e siècle.

1.1 Mise en place du décor

1.1.1 Localisation géographique

Le site des carrières de Veyrier se trouve sur la frontière franco-suisse, à 7 km de la ville de Genève (fig. 1), aujourd'hui sur la commune française d'Etrembières en Haute-Savoie.

Le Salève – pli calcaire en genou – montre sa face abrupte du côté surplombant le Bassin genevois (fig. 4) et réserve une pente douce au sud-est. Cette chaîne montagneuse, qui culmine à 1379 m, est divisée en tronçons par des failles perpendiculaires. L'encoche de l'ancien tracé du cours de l'Arve, qui coule à l'extrémité orientale de la montagne, sépare le Petit Salève du Grand Salève, abritant le hameau de Monnetier (fig. 2).

Les glaciers de l'Arve et du Rhône, canalisés par le resserrement topographique du Bassin genevois, se sont appuyés sur le flanc de cette montagne et y ont déposé, au gré de leurs mouvements, différents ensembles sédimentaires de type morainique. La topographie actuelle de ce versant est encore très marquée par les épisodes glaciaires : formations de delta, vallum morainique, terrasses et marécages modèlent un paysage relativement austère et, jusqu'il y a peu (assèchement des marais), peu propice à l'agriculture.

Le dernier épisode de retrait glaciaire a donné lieu à des réajustements des forces et a provoqué un éboulement de grande ampleur d'une partie de la paroi abrupte du Salève. Les amas d'énormes blocs non jointifs ménagèrent des vides entre eux, formant des abris habitables. Certains d'entre eux furent occupés au Paléolithique supérieur. D'après les relevés d'A. Rochat (chap. 3), l'altitude moyenne du pied de l'éboulement se situait vers 455 m.

1.1.2 Les carrières de Veyrier

Le grand éboulement du pied du Salève a donné lieu à une exploitation de ces masses de calcaire par des carriers du village voisin de Veyrier. Il sera – au gré des changements politiques – tour à tour rattaché au duché de Savoie (de 1603 à 1792), à la France (de 1792 à 1814), puis à la Suisse, dès le traité de Turin en 1814, dans le cadre des communes réunies. A cette occasion, il perd 200 ha, dont l'accès aux pentes du Salève (Hiler 1990) ; le site des carrières devient alors territoire français. On ne connaît pas la date des premières exploitations de ce gisement. Le village produisait déjà des matériaux de construction au 15e siècle, mais il s'agissait plutôt de galets tirés de l'Arve et de fabrication de chaux (Santschi et Brunier 1990). Ce n'est qu'à partir du 19e siècle que les carrières du pied du Salève se développent vraiment.

Biens communaux du village de Veyrier et laissées indivises jusqu'en 1835, elles sont gérées par des villageois. Il faut attendre 1838 pour que leur exploitation soit codifiée. Dès cette date, les carriers louent à l'année l'usage de ces fonds communaux (Hiler 1990). Cette exploitation reste longtemps de petite envergure : chaque carrier n'a pas plus de trois ouvriers et seuls 25 à 30 chars quittent les carrières quotidiennement pour alimenter les chantiers de construction des villes de Genève et de Carouge. C'est au début du 20e siècle que la grande carrière Achard est ouverte et

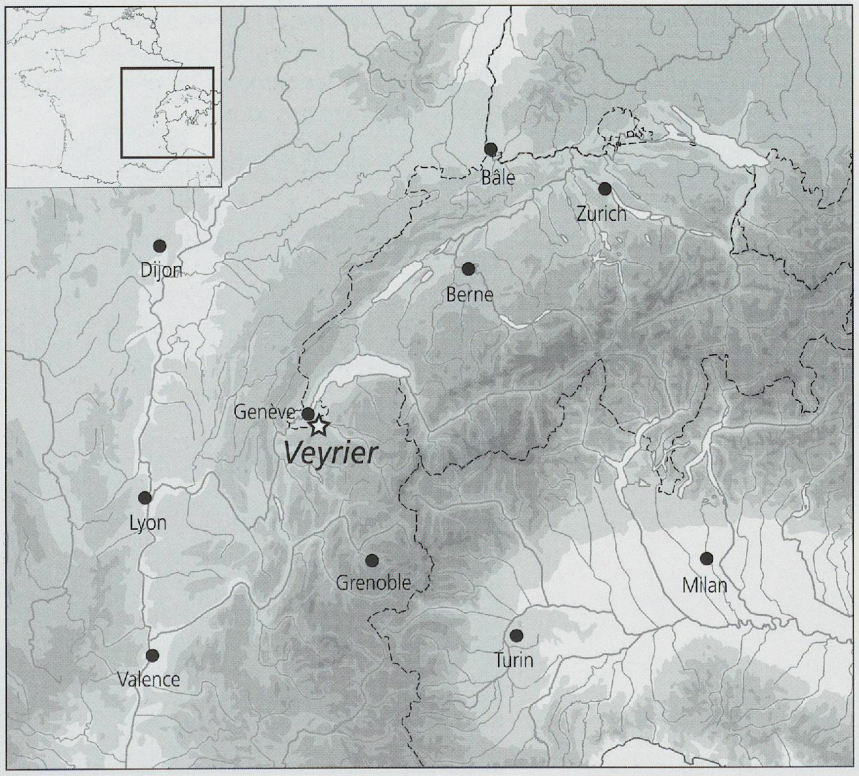

Fig. 1 Localisation géographique de Veyrier.

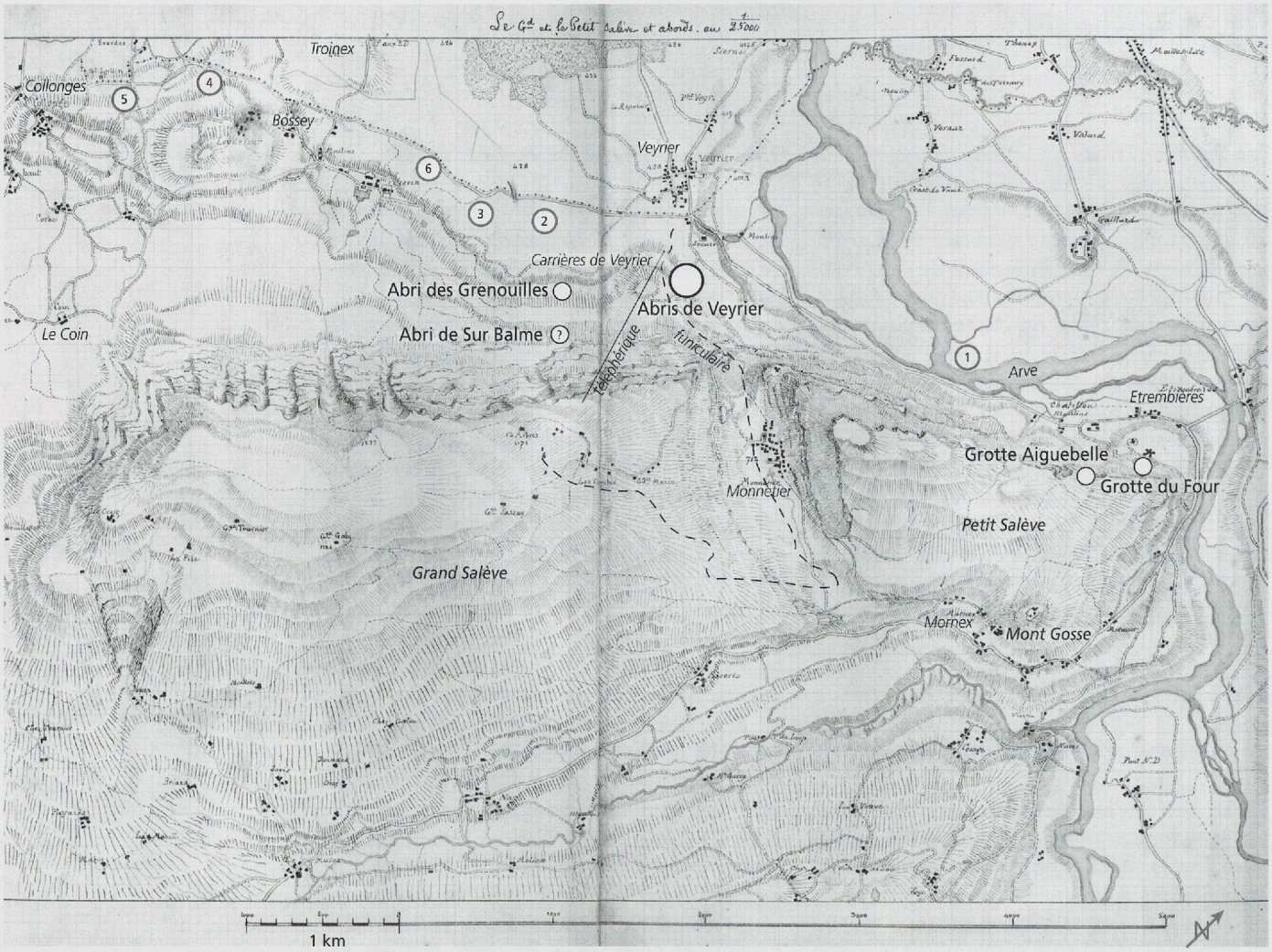

Fig. 2 Position des différents sites archéologiques (points blancs) et lieux-dits mentionnés dans ce travail. Le fond de carte manuscrit est d'A. Rochat (vers 1868). On y voit les Grand et Petit Salève et l'ancien cours de l'Arve, avant sa canalisation. Les numéros cerclés correspondent aux stratigraphies observées par C. Reynaud et L. Chaix (1981), chapitre 5.3.

que l'exploitation des blocs de calcaire pour la construction et pour la fabrication de chaux s'intensifie. Dès 1904, on a recours à l'explosif pour attaquer les flancs du Salève.

Ainsi, il n'est pas abusif de laisser au site archéologique le patronyme de Veyrier, puisque c'est bien dans les carrières de ce nom qu'ont eu lieu les différentes fouilles.

1.1.3 Le Salève et les hommes

Bordant le Bassin genevois, le Salève est l'une des composantes esthétiques majeures de son panorama (fig. 4). L'intérêt pour cette montagne a varié au cours du temps. Si au 15e siècle, il est dessiné en arrière fond du retable de C. Witz – le plus ancien tableau paysager peint d'après nature (Pittard 1974) – qui en présente le grand éboulement (fig. 5), il faut attendre le 18e, voire le 19e siècle pour que des citadins en mal d'aventure et de nature commencent à la gravir. Dans la mouvance des débuts de l'alpinisme, des pionniers vont y faire leurs armes, tel H.-B. de Saussure. Son ascension se banalise en se démocratisant et devient vite un but de promenade familiale. Un funiculaire, payé essentiellement par des banques suisses, est installé en 1894 pour accéder à son sommet, au lieu-dit les Treize-Arbres. Au départ de Veyrier, il passait par le Pas-de-l'Echelle, au-dessus des carrières de Veyrier, puis par Monnetier (fig. 2). Démoli en 1936, il sera remplacé dès 1932 par un téléphérique, beaucoup plus rapide, encore en activité (http://perso.wanadoo.fr/geillon/train/Salève).

Fig. 3 « View from my window at Mornex 1862 » gravure de J. Ruskin. (Collection Guinand).

A partir du 19e siècle, Mornex, à l'arrière du Petit Salève, voit se développer les séjours thérapeutiques ou de repos d'artistes européens comme Wagner, Lamartine, Verdi ou Ruskin (fig. 3). Ce qui faisait écrire à R. Töpfer (1799-1846), le célèbre peintre et caricaturiste genevois : «…nous nous sommes arrêtés à Mornex ; c'est un village sur le penchant du mont couronné de ruines. Il y a là de jolies maisons, où des familles de Genève viennent passer quelques mois d'été. Aussi, on y rencontre des

citadins qui lisent sous l'ombrage, on y croise des caravanes de dames montées sur des ânes, des messieurs en frac, des demoiselles en parure de ville, des sociétés babillardes et folâtres, et toutes ces personnes sont là pour guérir d'une multitude de maux. Au fait, pourquoi pas ? On ne se porterait déjà pas trop mal, qu'à ce train de vie, on se porterait bien mieux encore... » (Des Gouttes 1899, p. 431).

C'est pendant ce 19e siècle conquérant que des érudits genevois partent explorer les carrières de Veyrier, à la recherche de fossiles. La découverte d'ossements et d'objets archéologiques lance une vaste chasse au trésor, où deux générations se succèdent, l'une entre 1833 et 1835, l'autre en 1867 et 1871.

Fig. 4 « Le Léman du côté du Midi, depuis Genthod ». Gravure de S. Malgo 1780. En arrière-fond, le Salève dans sa presque totalité. (Document du Centre d'Iconographie Genevoise, BPU).

1.2 Le contexte scientifique historique

La découverte des abris s'inscrit dans l'histoire des sciences et de l'évolution des conceptions du passé. A propos de Veyrier, les pionniers de 1833 (chap. 2.1.1) n'avaient pas à leur disposition les connaissances déjà acquises en 1868 (chap. 2.1.2).

Pour mémoire, rappelons quelques dates importantes dans la définition d'une science encore bien jeune au début du 19e siècle : l'archéologie.

Sa naissance est à rechercher au 18e siècle déjà, avec des ouvrages portant sur les monuments classiques et dans des expéditions scientifiques, comme celle d'Egypte, débouchant sur la fameuse *Description de l'Egypte* en 13 volumes (1809-1828) (Gran-Aymerich 1998).

Dès les années 1820 et surtout 1830, des chercheurs, tels F. Jouannet en Dordogne, P. Tournal ou P.-C. Schmerling en Belgique et au Luxembourg, commencent à reconnaître l'aspect anthropique du débitage de silex et émettent l'hypothèse de la contemporanéité de l'homme et d'animaux disparus, tels les mammouths ou les ours des cavernes. Bien que s'appuyant sur une nouvelle discipline, la géologie, ils gardent une conception des événements basée sur les récits bibliques du Déluge (Groenen 1994).

1830 marque un tournant décisif pour cette science. C'est à cette date, en effet, que l'Etat

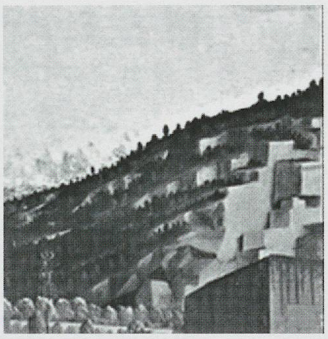

Fig. 5 Retable de C. Witz, La Pêche miraculeuse, daté de 1444. On remarque, en haut à droite au-dessus des maisons, la plus ancienne représentation de l'éboulement du pied du Salève. (Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève).

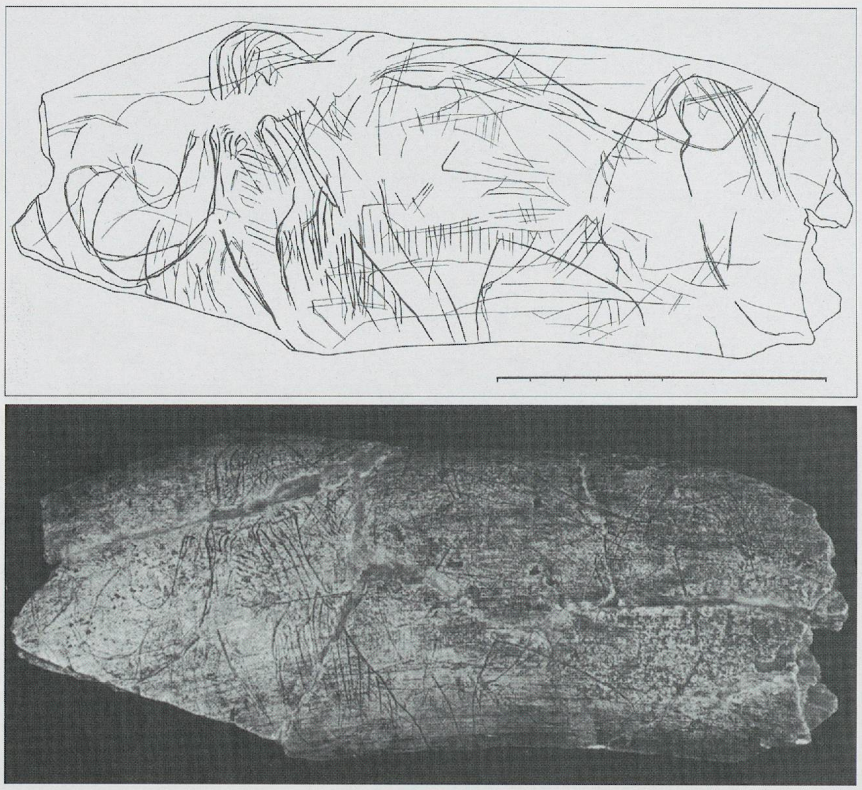

Fig. 6 Ivoire de mammouth gravé de La Madeleine. Tiré de Bouvier 1977.

français commence à s'intéresser à elle. Les premières commissions spécialisées naissent en 1834, avec le Comité des travaux historiques et scientifiques (Gran-Aymerich 1998).

En 1837, J. Boucher Crèvecoeur de Perthes commence des travaux d'observation de la région d'Abbeville dans la Somme. A partir de 1844, il met en relation une industrie humaine ancienne et une faune disparue, tout en assurant leur contexte stratigraphique. Il leur attribue un âge antédiluvien. Ses propositions suscitent la méfiance de l'Académie des sciences, puis de vastes polémiques. Il faudra attendre 1859, année de la publication par C. Darwin de son ouvrage *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle,* pour que vienne la reconnaissance de ses travaux, appuyée par des savants anglais, dont C. Lyell. L'idée d'un homme antérieur au Déluge s'impose petit à petit dans le milieu scientifique.

Dès lors, les fouilles préhistoriques se multiplient en Europe et confirment les conclusions de Boucher de Perthes (Groenen 1994). Et en 1860, E. Lartet soutient l'ancienneté de l'homme devant l'Académie des sciences et assoit la paléontologie stratigraphique qui débouchera sur la première périodisation préhistorique, basée sur la faune, où « l'époque des Cavernes » est divisée en l'Age du Grand Ours et l'Age du Renne. Il fouille alors les sites prestigieux de Dordogne en compagnie du mécène anglais H. Christy, comme la grotte des Eyzies, Laugerie-Haute, Laugerie-Basse, Le Moustier et La Madeleine. Dans cette dernière, un élément d'art mobilier – un mammouth (fig. 6) – est reconnu sur une lamelle d'ivoire du même animal découverte en 1864 (Bouvier 1977). La contemporanéité de l'homme et du mammouth est démontrée.

Une dizaine d'années auparavant, la Suisse est le théâtre d'une découverte importante pour la préhistoire. A la faveur de la baisse des eaux du lac de Zurich, J. Aeppli et F. Keller découvrent, en 1854, les stations lacustres à Obermeilen. Bien que des traces d'habitats palafittiques aient déjà été repérées en 1843, F. Keller est le premier à comprendre ces vestiges (Kaeser 2000).

L'année 1864 voit la fondation par G. de Mortillet de la revue *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme.* A la suite de l'anglais J. Lubbock qui, en 1865, divise la préhistoire en deux périodes, l'Age de la Pierre ancienne (Paléolithique) et l'Age de la Pierre nouvelle (Néolithique), G. de Mortillet transpose le principe stratigraphique de E. Lartet aux objets de pierre et s'attache à proposer un tableau chronologique de référence, basé sur la typologie d'outils précis, les fossiles directeurs. Il se base sur le principe, adopté par la géologie, de sites de référence d'époques différentes et définit ainsi en 1869 le Chelléen, le Moustiérien *(sic),* le Solutréen et le Magdalénien. Des années plus tard, entre 1909 et 1918, H. Breuil donnera un cadre plus rigoureux à cette typologie en précisant l'analyse morphologique des pièces (Groenen 1994).

Les diverses manifestations s'enchaînent alors. En 1865 a lieu le premier congrès international de préhistoire à La Spezia. En 1867 la préhistoire est présentée à l'Exposition universelle de Paris. En parallèle, on inaugure le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, créé pour être à la fois un lieu d'expositions et un centre d'étude (Gran-Aymerich 1998). Dès 1868, G. de Mortillet en prend la tête.

La découverte de l'art pariétal est plus tardive. Il faut attendre 1879 pour que le Marquis de Sautuola remarque les peintures de la grotte d'Altamira (dans la province de Santander en Espagne). L'existence d'un art peint aussi ancien n'est pas acceptée tout de suite par la communauté scientifique. D'abord considérées comme fausses, ces œuvres ne seront reconnues officiellement qu'en 1902, dans un *Mea culpa d'un sceptique* d'E. Cartailhac. Entre temps, E. Rivière découvre les peintures de la grotte de La Mouthe puis, en 1901, H. Breuil et L. Capitan révèlent les gravures de la grotte des Combarelles et les peintures de Font-de-Gaume (Naber et al. 1976).